

Evènement. Le roman-culte de Jean Raspail à nouveau en librairie.

"Le Camp des saints", une réalité en 2050 ?

Bruno de Cessole le jeudi, 10/02/2011



Assortie d'une préface inédite, la seconde réédition du roman prophétique de Jean Raspail s'inscrit au coeur des débats récents sur l'identité et le devenir de la France.

Le 17 février 2001, un cargo vétuste s'échouait volontairement sur les rochers côtiers, non loin de Saint-Raphaël. À son bord, un millier d'immigrants kurdes, dont près de la moitié étaient des enfants. « *Cette*

pointe rocheuse, écrit Jean Raspail au début de sa préface, *faisait partie de mon paysage. Certes, ils n'étaient pas un million, ainsi que je les avais imaginés, à bord d'une armada hors d'âge, mais ils n'en avaient pas moins débarqué chez moi, en plein décor du Camp des saints, pour y jouer l'acte I. Le rapport radio de l'hélicoptère de la gendarmerie diffusé par l'AFP semble extrait, mot pour mot, des trois premiers paragraphes du livre. La presse souligna la coïncidence, laquelle apparut, à certains, et à moi, comme ne relevant pas du seul hasard.* »

Dans *le Critique en tant qu'artiste*, Oscar Wilde avait soutenu et démontré, longtemps avant, que ce n'est pas la fiction qui imite la réalité, mais la réalité qui imite l'art. À preuve.

Depuis sa parution, en 1973, *le Camp des SAINTS* n'a cessé de susciter la controverse et de conquérir de nouveaux lecteurs, de tous milieux, de toutes opinions, de tous âges, les uns anonymes, les autres connus ou haut placés, de François Mitterrand à Raymond Barre, d'André Malraux à Maurice Schumann, de Robert Badinter à Jean Anouilh, de Jean-Pierre Chevènement à Lionel Jospin, d'Alfred Sauvy à Denis Olivennes et même de Samuel Huntington au président Ronald Reagan... Cette troisième édition élargira-t-elle encore son audience ? Tel est le souhait de l'auteur, pour qui le livre n'a pas terminé sa mission : ouvrir les yeux des Français sur la désinformation qui gangrène la vie publique, désabuser les esprits crédules qui se sont laissé contaminer par un humanisme dévoyé. Et témoigner, bien sûr, pour la liberté de pensée et d'expression, qui, depuis trente-deux ans (loi Pleven), s'est singulièrement rétrécie.

À telle enseigne que ce roman, susceptible de poursuites judiciaires pour un minimum de 87 motifs, serait aujourd'hui impubliable en son état. Les lois n'étant pas encore rétroactives, Jean Raspail n'y a pas changé un iota. En revanche, il l'a fait précéder d'une longue préface qui, loin de tempérer le propos du livre, "aggrave son cas" en développant les conséquences probables de la situation exposée dans le roman.

L'intrigue est simple. Sur les côtes du midi de la France viennent s'échouer délibérément des centaines de navires en provenance du sous-continent indien. À leur bord, un million de déshérités fuyant la misère de leur pays d'origine, en quête de la Terre promise occidentale, de ses richesses gaspillées, de ses espaces sous-peuplés et de sa tradition d'hospitalité... Cette invasion pacifique, forte de sa faiblesse et de son nombre, a été encouragée et préparée par une poignée d'agitateurs : religieux idéalistes, philosophes athées, écrivains catholiques renégats, médecins missionnaires, moins animés par un humanisme perverti que par la mauvaise conscience occidentale, ce "sanglot de l'homme blanc" dénoncé naguère par Pascal Bruckner, le désir de repentance et, sur tout, le ressentiment, le nihilisme honteux du "dernier homme" jadis explicité par Nietzsche. Deux scènes primordiales du livre illustrent cette

confrontation entre les ultimes et rares mainteneurs des valeurs occidentales et la troupe plus nombreuse des renégats.

En Inde, le consul de Belgique, qui a refusé d'augmenter les procédures d'adoption et qui, fidèle à ses convictions, mourra pour l'exemple en s'opposant symboliquement à la prise d'assaut des navires par la marée humaine, déclare à la poignée de manipulateurs occidentaux qui a mis en oeuvre cette immigration sauvage : « *La pitié ! La déplorable, l'exécrable pitié, la haïssable pitié ! Vous l'appellez : charité, solidarité, conscience universelle, mais lorsque je vous regarde, je ne distingue en chacun de vous que le mépris de vous-mêmes et de ce que vous représentez. [...] En pariant sur la sensibilité, que vous avez dévoyée, des braves gens de chez nous, en leur inculquant je ne sais quel remords pour plier la charité chrétienne à vos étranges volontés, en accablant nos classes moyennes prospères de complexes dégradants [...], vous avez créé de toutes pièces au coeur de notre monde blanc un problème racial qui le détruira, et c'est là votre but. »*

La seconde scène oppose un vieux professeur de français à la retraite, habitant un village de la côte, dans une maison appartenant à sa famille depuis trois siècles, et un jeune pillard européen venu accueillir sa famille d'élection : « Me voilà avec un million de frères, de sœurs, de pères, de mères et de fiancées. Je ferai un enfant à la première qui s'offrira, un enfant sombre, après quoi je ne me reconnaîtrai plus dans personne... » Au professeur qui s'efforce de comprendre ses motivations, il réplique : « Je vous hais. Et c'est chez vous que je conduirai les plus misérables, demain. Ils ne savent rien de ce que vous êtes, de ce que vous représentez. Votre univers n'a aucune signification pour eux. Ils ne chercheront pas à comprendre. [...] Chacun de vos objets perdra le sens que vous lui attachiez, le beau ne sera plus le beau, l'utile deviendra dérisoire et l'inutile, absurde. Plus rien n'aura de valeur profonde. Cela va être formidable ! Foutez le camp ! »

Le vieil homme rentre chez lui, en ressort avec un fusil et, avant de tirer sur l'intrus, justifie son acte : « *Le monde qui est le mien ne vivra peut-être pas au-delà de demain matin et j'ai l'intention de profiter intensément de ses derniers instants. [...] Vous, vous n'êtes pas mon semblable. Vous êtes mon contraire. Je ne veux pas gâcher cette nuit essentielle en compagnie de mon contraire. Je vais donc vous tuer. »* Un peu plus tard, le professeur rejoindra la dizaine de combattants qui auront choisi de renouveler Camerone et se feront tous enterrer sous les bombes d'une escadrille française, les plus hautes autorités du pays ayant capitulé devant l'invasion.

La véritable cible du livre : les “belles âmes” occidentales

Récit allégorique, « *impétueux, furieux, tonique, presque joyeux dans sa détresse, mais sauvage, parfois brutal et révoltant* » où il se tient des propos « *consensuellement inadmissibles* », de l'aveu de son auteur, *le Camp des saints* concentre en un jour un phénomène réparti sur des années. En aucune façon, cependant, il ne s'agit, comme de belles âmes l'ont clamé avec indignation, d'un livre raciste.

La véritable cible du roman, ce ne sont pas les hordes d'immigrants sauvages du tiers-monde, mais les élites, politiques, religieuses, médiatiques, intellectuelles, du pays qui, par lâcheté devant la faiblesse, trahissent leurs racines, leurs traditions et les valeurs de leur civilisation. En fourriers d'une apocalypse dont ils seront les premières victimes. Chantre des causes désespérées et des peuples en voie de disparition, comme son oeuvre ultérieure en témoigne, Jean Raspail a, dans ce grand livre d'anticipation, incité non pas à la haine et à la discrimination, mais à la lucidité et au courage. Dans deux générations, on saura si la réalité avait imité la fiction.

Bruno de Cessole (Valeurs Actuelles le 10 février 2011)

Le Camp des saints, précédé de **Big Other**, de Jean Raspail, Robert Laffont, 392 pages, 22 €.